

LUNDI 17 FÉVRIER

.....

LA PENDULE MOFEN

**A**NDREAS SE RÉVEILLA EN SURSAUT.

Il ne savait plus où il était, ni même qui il était. En proie à la panique, il suffoquait, bien qu'il ait rejeté draps et couvertures dans son sommeil, transformant le lit en champ de bataille. Il referma les yeux et demeura immobile plusieurs minutes, allongé sur le dos, les bras le long du corps. Il venait de faire l'un de ces cauchemars qui, ces derniers mois, perturbaient effroyablement ses nuits. Alors qu'il peinait à maîtriser sa respiration, des embryons d'idées, puis des pensées plus structurées lui traversèrent l'esprit. Recouvrant son calme, il finit par distinguer le réel et l'imaginaire et, peu à peu, reprit pied dans l'obscurité.

Il se trouvait à Garmisch-Partenkirchen, où il était venu seul. Cela n'aurait eu aucun sens que Magdalena l'accompagne. Il était là pour son travail. Et sa femme détestait les compétitions sportives. Elle n'aimait pas plus l'ambiance des stations de ski ; ils n'y avaient sacrifié ensemble qu'une fois, au tout début de leur mariage – à Garmisch d'ailleurs, parce que c'était la station à la mode.

Désormais, leur couple battait sérieusement de l'aile et cette séparation de presque deux semaines avait été la bienvenue. Pour lui, une bouffée d'oxygène, au sens propre comme au figuré, l'occasion de faire le point, de mettre les choses au clair. Pour elle aussi, sans doute.

Journaliste sportif dans un grand quotidien de Berlin, Andreas avait pour spécialités l'athlétisme et le cyclisme sur piste, mais il pouvait couvrir presque toutes les disciplines. Il était considéré comme l'un des chroniqueurs les plus talentueux dans son domaine, et s'était rendu ici, au cœur des Alpes bavaroises, pour les quatrièmes Jeux olympiques d'hiver.

Il jeta un coup d'œil à la pendulette à dôme inclinable posée à sa droite, sur la table de chevet. Les aiguilles marquaient trois heures cinquante-neuf. C'était fichu. À cette heure-ci, il lui serait impossible de se rendormir. En tout cas, de se rendormir vraiment. Il avait terriblement mal à la tête. Pas étonnant après ce qu'il avait ingurgité la veille. Les Jeux s'étaient terminés quelques heures plus tôt, lors d'une cérémonie fastueuse ; on était à l'aube du lundi 17 février 1936.

Andreas resta un moment hébété, les yeux rivés sur le cadran luminescent de la petite horloge. Une magnifique pièce de la maison Mofen dont il était très fier parce qu'elle indiquait l'heure avec une extrême précision. C'était un modèle de voyage, fabriqué en nombre limité. Il en avait fait l'acquisition l'année précédente, quelques jours avant ses trente ans, anticipant la remarque que n'avait pas manqué de lui faire Magdalena, quand il lui avait montré fièrement son achat : « Il devient impossible de te faire des cadeaux. Dès que tu as envie de quelque chose, tu te l'offres, et tu choisis systématiquement ce qu'il y a de plus cher ! » Avait-elle repéré cet article d'exception chez le célèbre horloger et souhaitait-elle lui en faire la surprise, pressentant qu'elle le comblerait ? Était-elle déçue ou irritée qu'il lui ait coupé l'herbe sous le pied ? Assurément pas. Elle trouvait Andreas trop dépensier, et ne manquait jamais une occasion de lui signifier qu'elle désapprouvait ce qu'elle appelait son « penchant pour le luxe et le futile ». Le prix de la Mofen se

justifiait pourtant, il en était convaincu : c'était un pur joyau de mécanique, léger, et peu encombrant une fois rangé dans son écrin. Un réveille-matin idéal pour un reporter ayant gardé, malgré son nomadisme, le goût pour un certain raffinement que ce très bel objet incarnait. Sauf que ce bijou de technologie et de miniaturisation ne lui servait finalement à rien, il l'admettait, hormis le plaisir esthétique qu'il lui procurait. Il se réveillait toujours bien avant la sonnerie, généralement entre trois et quatre heures, parfois plus tôt. Cela ne l'empêchait pas, le soir, quand il se couchait, de continuer à programmer l'alarme pour sept heures, tout en sachant que c'était absurde. Il y avait là comme une superstition, ou une obstination déraisonnable. Ne pas le faire, c'eût été baisser définitivement les bras devant son insomnie, reconnaître que celle-ci était devenue une maladie incurable. Ce dont, en réalité, il devait convenir : ses insomnies étaient de plus en plus sévères. À Berlin, il incriminait l'air vicié par les usines, le chauffage au charbon, les voitures toujours plus nombreuses maintenant que la crise économique s'éloignait, ou bien il se plaignait auprès de Magdalena – que pouvait-elle y faire? – du bruit, cette rumeur sourde qui montait, même la nuit, jusqu'à l'appartement pourtant confortable où ils vivaient, au cinquième étage d'un bel immeuble d'Unter den Linden, l'artère la plus prestigieuse de la ville. Mais ici, à pareille altitude et dans cet univers ouaté, qu'espérer de mieux? D'immenses étendues neigeuses, des forêts de sapins grimpant vers les sommets et se perdant dans la brume, un air d'une grande pureté. Et le silence, de surcroît.

Rien n'y avait fait.

Soucieux de son sommeil, il avait pris soin de réserver sa chambre aux Edelweiss, l'un des hôtels les plus isolés de la station de Partenkirchen, qu'il avait préférée, avec son charme à l'ancienne et ses maisons traditionnelles, à sa voisine, Garmisch, trop moderne à son goût. Il avait choisi un petit établissement à l'écart des grands complexes hôteliers où s'étaient installés, outre les autorités allemandes, les différentes délégations sportives et la plupart des journalistes internationaux venus couvrir les JO. Mais, après deux semaines de séjour, il devait en faire le constat : pas une de ses nuits, dans ce paysage de conte de fées, n'avait été sereine, ni même seulement réparatrice.

Il est vrai que tous les soirs, avant de rentrer se coucher, il avait absorbé pas mal de verres au piano-bar du Grand Hôtel, le lieu le plus en vogue de la station, où avaient pris leurs quartiers des reporters américains avec lesquels il avait sympathisé. Chaque fois, par un inévitable phénomène d'entraînement, ils y étaient allés très fort. Ils avaient siroté et mélangé allègrement bières et spiritueux en tout genre, et fumé d'excellents cigares de Cuba, avachis jusqu'à des heures avancées dans les confortables fauteuils en cuir du hall Art déco de l'hôtel. Ils discutaient en anglais, tout en écoutant distraitement un quartet de jazz égrener des standards. Il s'agissait de morceaux qui, depuis quelques années, ne passaient plus à la radio allemande. L'« art dégénéré » était condamné par le gouvernement nazi, en particulier la « musique nègre » considérée comme l'une de ses composantes les plus scandaleuses. Andreas avait apprécié ces retrouvailles musicales. Étudiant dans les années 1920, il avait beaucoup écouté les artistes de jazz et de blues américains. Il avait gardé une certaine nostalgie de ces rythmes, et de cette époque. Son morceau préféré de cette période mythique était de loin *Black and Tan Fantasy* de Duke Ellington et Bubber Miley. Il se souvenait de l'énorme succès que cette composition instrumentale avait remporté dans le monde entier, en 1927, grâce à la TSF. Il en appréciait particulièrement la chute, surprenante et très réussie : quelques notes extraites de la *Sonate pour piano n° 2* de Chopin. Il aimait la musique classique dépoussiérée, revisitée par des artistes contemporains. Quel dommage que sa femme Magda qui jouait du piano avec talent, à un niveau presque professionnel, s'en tienne, lors des fêtes familiales et des grandes occasions, à l'interprétation la plus orthodoxe de grands classiques des siècles passés...

Andreas s'était néanmoins demandé pourquoi ici, pendant les Jeux, les musiciens avaient choisi un tel répertoire. Était-ce par provocation, en connivence peut-être avec le propriétaire des lieux, pour exprimer un rejet du régime? Ou bien fallait-il y voir de l'inconscience ou de la naïveté? Aucune de ces hypothèses ne lui paraissant crédible, il en avait conclu que cette musique avait sans doute été commanditée, avec une sacrée dose de machiavélisme, par le ministère de la Propagande lui-même, qui avait dû l'inscrire au

cahier des charges de tous les établissements de Garmisch-Partenkirchen. Ces Jeux olympiques étaient une vitrine, une opération de communication majeure, et les Jeux d'hiver la répétition générale de ceux d'été, qui se tiendraient six mois plus tard, en août, à Berlin et seraient encore plus grandioses. Il s'agissait pour les nazis de se montrer sous un jour rassurant, de faire bonne figure et de ramener à de pures calomnies toutes les rumeurs qui circulaient à l'étranger, ces derniers temps, sur la politique du gouvernement national-socialiste.

Couvrir un événement planétaire avait décuplé l'habituelle tension des journalistes. Faire la fête, se laisser étourdir par l'alcool et un bon orchestre après des journées d'une rare intensité leur avait permis de se détendre. La passion de leur métier et du sport avait créé entre eux une complicité aussi immédiate que superficielle. Mais rentrer très tard, imbibé comme une éponge et titubant, n'avait sans doute pas favorisé la quiétude nocturne d'Andreas.

Le vrai problème n'était pas là, et il le savait. Ses nuits, ici comme à Berlin, avaient moins été perturbées par l'alcool, qui produisait sur lui un effet soporifique, que par ce qu'il appelait ses « rêves noirs ». Il endurait ces cauchemars récurrents depuis l'automne dernier, quand la radio avait retransmis les discours hystériques du congrès annuel des nazis. Les journaux militants s'étaient largement fait l'écho de ces incantations. En tant que journaliste, il avait toujours été sensible au verbe, à sa puissance. Les mots prononcés à Nuremberg étaient terribles, et derrière, dans l'indicible, il avait perçu pire encore.

Ses certitudes en avaient été sérieusement ébranlées.

D'affreuses scènes s'étaient mises à le hanter. Dans la journée, tapies au fond de sa psyché, elles se faisaient surnoisement oublier pour qu'il puisse continuer à vivre normalement. La nuit, elles surgissaient, obsédantes. Il fallait bien que ses états d'âme trouvent des exutoires, que tout ce qu'il devait refouler s'évacue d'une façon ou d'une autre. Au début, il parvenait à se rendormir, même après un réveil brutal provoqué par l'une de ces séquences morbides. Il recourait, comme lorsqu'il était enfant, à un vieux truc qu'il tenait de son grand-père : réciter un poème, compter un troupeau de moutons ou bien encore les arbres d'une forêt imaginaire. Mais depuis quelques semaines, cela ne suffisait plus. Les violentes diatribes des dirigeants nationaux-socialistes et les lois qui avaient suivi, inspirées par le dauphin du Führer, Rudolf Hess, l'avaient profondément troublé et pouvaient expliquer en partie l'évolution de son caractère : il s'était assombri, chaque jour un peu plus. La marche en avant de la révolution nazie et l'« aryanisation » de la société qui allait de pair rendaient la grande majorité de ses compatriotes enthousiastes, certains même euphoriques. Alors, en vertu de quel principe produisaient-elles sur lui des effets inverses qui commençaient à être dévastateurs ? Il avait du mal à se l'expliquer. Mais c'était ainsi : bien qu'Allemand de souche, il ne cautionnait pas toutes les dispositions qui instaurent un climat malsain, dont le Reich n'avait pas besoin après les années difficiles de l'après-guerre.

Bien sûr, la révolution nazie avait sauvé l'Allemagne, ce pays qu'il aimait plus que tout autre parce que c'était sa terre. Elle avait empêché que la nation ne sombre à jamais. En trois ans, elle s'était redressée, grâce à l'accession au pouvoir du chancelier Hitler, appelé par tout un peuple dont il exprimait si parfaitement l'âme et la volonté. Qui aurait pu condamner un tel bilan ?

Pourtant, Andreas ne parvenait plus à partager les valeurs des nouveaux maîtres du Reich. Et se sentir à l'écart du mouvement général le déchirait. Un homme peut-il ne pas soutenir sa tribu, ne pas partager ses croyances ? Comment ramer contre le courant ? Comment ne pas être solidaire ? Toutes ces questions le perturbaient. Il pensait souvent à sa mère, à son père et à ses trois sœurs. Il s'efforçait de trouver dans leur attitude vis-à-vis du régime – critique, certes, mais non combative – une justification à sa propre passivité. Aucun des siens ne s'était franchement réjoui de l'arrivée au pouvoir d'Adolf Hitler, considéré dans la famille Kuppler comme un aventurier, un bonimenteur de brasserie. En catholiques fervents, tous les cinq avaient à cœur, chaque jour que Dieu fait, de porter le message d'amour de l'Évangile, aux antipodes de l'idéologie national-socialiste. Ils s'y employaient avec beaucoup plus de foi et d'opiniâtreté que lui-même.

Ils étaient aimants, attentifs à leur prochain. Cependant, aucun ne semblait s'opposer au nazisme. Étaient-ils, eux aussi, en voie de conversion après tant d'années d'efficace propagande, ou seulement résignés?

La belle interrogation!

Qui était-il pour vouloir sonder les âmes, lui qui avait accepté au début de l'année 1934 de prendre sa carte au NSDAP<sup>1</sup>? Certes, son patron, Ralph Becker, l'avait exigé, à deux ans des Jeux olympiques, précisant qu'il ne pourrait pas demander d'accréditation pour ceux de ses collaborateurs qui ne seraient pas membres du Parti. «Voulez-vous que les services de Goebbels vous retirent votre licence de journaliste?» avait-il menacé. Quel choix avait eu Andreas? Celui de se retrouver au chômage avec une épouse qui ne travaillait pas et les traites d'un appartement à payer?

Pour se donner bonne conscience, il s'était convaincu qu'il n'avait pas d'alternative. Il avait préféré voir dans cet acte une sorte de mise en règle purement administrative. Néanmoins, il était bel et bien encarté au parti national-socialiste et ne pouvait échapper à cette réalité.

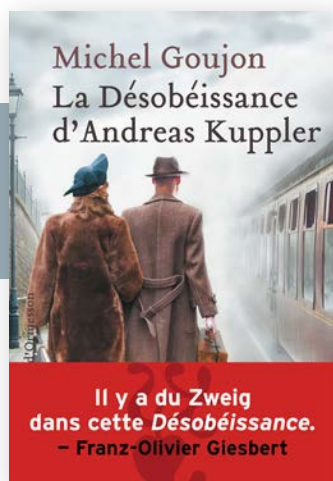
Il se demandait, au regard de l'essor du pays dont tout le monde tirait profit, s'il était acceptable qu'il tergiverse ainsi, alors que le nouveau régime bénéficiait de l'adhésion presque unanime et sans réserve de la population. Bref, il en venait à douter du bien-fondé de ses critiques, de ses inquiétudes, à les percevoir comme une maladie honteuse, une sorte de syndrome psychiatrique.

Devait-il encore longtemps faire une fixation sur ces histoires de sang, de race, d'aryens et de Juifs? Mais qu'il aille donc se faire soigner les nerfs! Une révolution n'était-elle pas toujours accompagnée, dans sa phase juvénile, de quelques excès qui restaient la plupart du temps verbaux, même s'il fallait déplorer des exactions et des drames ici ou là?

La défense du sang allemand n'était-elle pas, après tout, une noble cause? Pierre de Coubertin – père des Jeux olympiques modernes et autorité morale incontestable – n'avait-il pas affirmé, dans son discours prononcé à Berlin l'été dernier alors qu'il inaugurerait la campagne des prochaines olympiades, que l'athlète devait être le porte-drapeau non seulement de sa patrie mais de sa race? Ses propos n'avaient-ils pas reçu le meilleur accueil en Allemagne et ailleurs?

[...]

1. Nationalsozialistische Deutsche Arbeiterpartei.



Né à Saint-Tropez, **MICHEL GOUJON** a longtemps travaillé pour un grand groupe d'édition avant de devenir agent littéraire. Il est l'auteur de *La Madrague* (Liana Levi, 2009), *L'Autre Saint-Tropez* (Michel Lafon, 2017), et plus récemment *La Recluse* (Plon, 2019).

Michel Goujon, *La Désobéissance d'Andreas Kuppler*  
Roman

240 pages | ISBN 978-2-35087-730-3 | 17 €

© Éditions Héloïse d'Ormesson, 2020 | [www.heloisedormesson.com](http://www.heloisedormesson.com)